

— Que vous vous ferez religieuse ; mais je ne puis le croire.

Christiane ne répondit point ; son regard se perdit à l'horizon et Antoinette n'osa pas la questionner. Elle se contenta de jouir du bonheur de se sentir devant un beau spectacle, à côté d'un cœur ami. Ce bonheur, elle ne l'avait pas goûté depuis son départ de la Ronchère ; et là, encore, bien rarement ! Non, sa vie n'avait pas été heureuse ; troublée d'abord par ce sentiment de jalousie, si douloureux au cœur qui le ressent ; puis, par ces remords ; enfin, par cet exil qui faisait d'elle une orpheline. La mélancolie de la forêt, jointe à celle de ses souvenirs, lui emplissait l'âme. Elle regardait fuir devant elles les grands hêtres, mêlés de quelques robustes chênes dont les dimensions colossales faisaient valoir leur élégance. Puis, c'étaient des clairières tapissées de bruyères roses et de genêts odorants ; des rochers sombres, aux formes bizarres ; quelques blancs bouleaux, avec leur feuillage léger. Tout cela passait, passait comme avaient passé ses nombreux chagrin, ses joies si courtes.

— Est ce que la vie est toujours triste ? songea Antoinette.

Elle avait songé tout haut ; car sa compagne, tendant la main vers la forêt, répondit :

— Toujours quand on regarde ici.

— Jamais, quand on regarde là.

— Alors, c'est vrai ? lui demanda Antoinette,

Elle sourit sans répondre et rendit la main au poney qui prit aussitôt le galop.

— Où allons-nous ? dit Antoinette.

— Où vous voudrez. J'aime à m'abandonner ainsi, au hasard ; mais si vous désirez voir un site particulier, dites-le, je vous y conduirai : tous les chemins de cette forêt me sont connus.

— Non ; je suis comme vous : il me plaît d'errer à l'aventure. Ah ! une biche... et le cerf ! là...

— Que c'est gracieux, n'est-ce pas ? dit Christiane. Et ces sentences de forêt, qu'elles sont pénétrantes ! J'en jouis doublement avec vous, petite amie, car je vois cela que vous ne regrettez pas la visite à L...

— Oh ! non. Mais, puisque vous aimez tant la forêt, pourquoi n'y allez-vous jamais ?

— Parce que j'ai autre chose à faire, petite Antoinette.

— C'est vrai : mon pauvre oncle ! Qu'il est heureux de vous avoir !

— J'ai été, moi, bien plus heureuse encore de l'avoir, répondit gravement Christiane. J'avais quatre ans et nous étions orphelines quand ma sœur aînée l'a épousé. Il a été un père pour moi. Je lui ai dû toutes les joies de mon enfance ; c'est son affection qui a échauffé mon cœur. Je ne lui rendrai jamais autant qu'il m'a donné. Vous ne l'avez pas connu, Antoinette, avant que la souffrance eût engourdi ses nobles facultés. Quel cœur généreux, quel esprit élevé, quelle âme loyale, quel homme de devoir il était ! S'il y a quelque chose de profondément triste, en ce monde, c'est de voir souffrir, vieillir et mourir de tels êtres !

Une larme brillait dans les yeux de Christiane.

— En vérité, reprit-elle : je vous fais une singulière partie de plaisir ! Mais, arrêtons-nous. Voici un délicieux tapis de mousse : nous nous y assiérons pour goûter, car je crois que William a placé un panier sous